

Prier sur la montagne

par Jean-Blaise FELLAY s.j.,* Fribourg

Comprendre la fragilité et la grandeur de la vie, contempler et ressentir la beauté du monde, se plonger dans le silence pour rendre grâce : la montagne est un terrain propice aux bouleversements spirituels. Guide de montagne expérimenté, Jean-Blaise Fellay partage ici le témoignage de sa propre expérience.

La montagne a toujours été considérée comme un lieu spirituel : les Hébreux récitaient les psaumes des montées dans leur pèlerinage vers Jérusalem ; Elie, réfugié sur l'Horeb, y fait la rencontre de Yahvé ; Jésus se cache dans les collines de Galilée pour prier à son aise et proclamer ses plus célèbres instructions.

La montagne apparaît naturellement comme une sorte d'autel d'où la prière s'élève d'elle-même et s'étend aux limites de l'horizon : «Car même lorsqu'elle est célébrée sur un petit autel d'une église de campagne, l'Eucharistie est toujours célébrée, en un sens, sur l'autel du monde. Elle est un lien entre le ciel et la terre. Elle englobe et elle imprègne toute la création», dit la dernière encyclique du jeudi saint.

L'Esprit du Seigneur imbibe tout l'univers mais il s'exprime particulièrement dans les hauts lieux. Lors de la rencontre sur l'Horeb, Elie perçoit Dieu comme «la voix d'un silence pénétrant». Dans le silence de la montagne, pourrait-on paraphraser, s'entend une parole sans bruit, un creux qui interpelle, un vide qui donne sens. Combien d'arpenteurs du désert et de marcheurs d'altitude en ont fait le récit ! Des gens de tout âge et de toute culture, des hommes religieux ou dépourvus de toute formation spirituelle ont fait cette expérience difficile à décrire, mais qui les a bouleversés.

Dieu est né au désert, dit-on justement. Une impression d'infini, la radicale simplification du paysage, la brutale confrontation entre le vivant, si minuscule, et l'immensité minérale : tout cela donne une intuition profonde du mystère de l'existence. La petitesse humaine laisse pressentir la grandeur divine, car la vie, si menacée par l'aridité du milieu, se rend mieux compte de sa force. Elle prend conscience d'être la vérité du monde : elle seule peut lui donner sens. Au milieu de la pierre nue et du sable stérile, elle bouge, regarde, sent, parle ; elle éprouve des sentiments, se réjouit ou s'inquiète, elle sait chanter ou pleurer ou, tout simplement, contempler et rendre grâce.

Conscience

Le noyau de cette expérience est la fragilité de la vie : quelques heures sans eau et tout s'arrête. Si je me suis perdu, si au-delà de la dune je n'atteins pas l'oasis attendue, je ne serai bientôt plus que quelques ossements blanchis. C'est intolérable. Non seulement parce que je vais mourir - on peut mourir dans l'inconscience et

* Historien, directeur du Centre interdiocésain de formation théologique et guide de montagne.

sans souffrance - mais parce qu'il n'y aura plus personne pour dire la réalité des choses. Le plus sublime des paysages ignore sa grandeur, il est alors inutile. Il faut que les belles choses puissent être dites, chantées, célébrées, mais aussi, quand elles sont dures et injustes, témoignées, rappelées. Et d'autant plus, si elles sont injustes et dures. Il est inacceptable que ce regard disparaisse, sinon la lampe du monde s'éteint : si moi je sombre, il faut qu'une autre conscience prenne le relais.

Et naît l'expérience consolatrice que, justement, elle est là, cette autre Présence. C'est elle qui porte la réalité des choses et me permet de courir, de rire et de chanter. Elle est la conscience de ma conscience, le petit lutin qui se moque de moi, de mes grands airs ou de mes faux désespoirs. L'étonnante lucidité qui me signale, «tu es à côté de la plaque, cette parole sonne creux, tu devrais trouver quelque chose de plus vrai, de plus juste». Grâce à elle, je prends de la distance par rapport à moi-même, j'échappe à l'angoisse d'être la conscience ultime du monde. Puisqu'elle existe, mourir n'est pas grave, l'univers continuera de tourner, il est en de bonnes mains.

Dès lors, tout change, le monde devient un interlocuteur, il est un porteur de vérité. Je marche sur les chemins de l'Alpe avec une amie très sage qui m'éduque et m'accompagne. Une initiatrice qui m'apprend à reconnaître le bien et le mal, ce que je dois faire et ce que je dois éviter. Ainsi Béatrice, autrefois, conduisait Dante entre ciel et enfer.

La force du petit rien

La haute montagne, dans ses faces les plus redressées, renforce la vigueur de l'expérience. La survie dans le désert se compte en jours et en heures ; dans la verticalité du roc, il n'est question que de secondes. Un petit cousin, brillant grimpeur, se jette de temps en temps du haut

d'un sommet vertical et tombe en chute libre le plus loin possible, avant d'ouvrir son parachute. Les plus grandes faces sont ainsi survolées en quelques instants : onze secondes pour la face nord de l'Eiger, moins pour la Cima Grande di Lavaredo. Telle est la brièveté de la survie si l'on est dépourvu de parachute ou s'il ne s'ouvre pas. C'est très peu de temps pour réorganiser son destin !

Je me souviens d'un retour forcé dans la face sud de la Marmolada. Un orage douloureux nous était tombé sur la tête à mi-paroi ; des trombes d'eau qui transforment les dièdres en torrents et peuvent noyer une cordée. Nous posons des rappels pour regagner le bas de la face. Je suis avec un client et ami de longue date, nous faisons cause commune dans la retraite, avec une cordée de jeunes italiens qui nous suivent. A un moment donné, nous arrivons sur une vire confortable - pour ce type d'escalade. Il faut la suivre sur une vingtaine de mètres avant de prendre la ligne de rappels suivants. Descendu le dernier, je récupère 80 mètres de corde, que je fixe sur le dos, et m'engage, décroché, sur la vire. On peut y progresser aisément, si ce n'est qu'une lame verticale la coupe au milieu ; il faut l'enjamber au-dessus d'un vide de deux cents mètres. Les jeunes italiens ont laissé à mon intention une corde fixe sur le passage. J'avoue que je l'ai mal pris : ont-ils cru que moi, le guide, j'avais peur de faire ce pas exposé ? Passant sur ma mauvaise humeur, je fixe tout de même le mousqueton à la ceinture et m'étire pour traverser. La lame se brise entre mes mains, je pars dans un superbe pendule et me retrouve sept ou huit mètres plus bas dans le vide. Jean bloque la corde ; en quelques brassées, je me hisse à côté de lui, avec un bleu sur la cuisse, mais sans autres dommages. C'était incroyable, nous avions tous, à la montée et à la descente, saisi la même prise, or, au moment où je passe à nouveau, voilà qu'elle lâche ! J'en reste ébahi.

Si j'avais cédé à ma poussée d'orgueil, je serais maintenant en train de faire de la concurrence aux chocards dans un concours de vol plané. Mais l'arrivée dans le pierrier, au bas de la paroi, aurait été certainement moins élégante pour moi que pour eux !

Je remercie Jean, rattrape nos compagnons, descends le rappel qu'ils venaient de poser, pour déployer plus bas mon écheveau de cordages mouillés. Nous relayant ainsi, nous sommes rapidement au pied de la voie. Le décor est impressionnant : des éclairs traversent le ciel noir, la face de la Marmolada gronde du bruit de centaines de cascades qui s'y précipitent.

Sous la pluie qui s'apaise, nous rangeons le matériel dans les sacs et prenons le chemin de la vallée. Je fais tous ces gestes avec un grand calme et une sorte de précision abstraite. Je me sens étrangement détaché de tout. Il s'en était fallu d'un rien pour que je me retrouve à l'état de volatile, et voilà que je suis à nouveau bipède, le sac sur le dos et les chaussons d'escalade aux pieds. Quelque chose, au fond de moi, s'en étonne : c'est comme de recevoir une deuxième vie.

Je demeure quelques jours dans cet état bienheureux : libéré de tout souci, je prends avec humour les événements tels qu'ils se présentent. Quelque part, une vitre s'est brisée ; je reçois une avalanche d'impressions, dont chacune est un cadeau personnel. C'est un état de très grand bonheur, auquel je me rattache désormais le plus possible.

Joie des sensations

J'ai refait de nombreuses courses depuis, avec des réussites diverses, mais j'en profite généralement beaucoup plus. Se trouver, par exemple, un soir, au coucher du soleil, au refuge du Goûter : l'ouest se couvre de pourpre,



les nuages se parent de teintes sanglantes et violacées, des rayons dorés se glissent entre les pointes des Fiz. Ce sont des moments uniques, qu'il faut prendre le temps de savourer.

L'autre jour, j'admire, en remontant le fond du Val de Bagnes, la première saxifrage pointer sa corolle mauve dans la fente d'un rocher. Sur un bloc de rocher, des jeunes marmottes s'amusent, tandis que les aînées se chauffent au soleil printanier. Une hermine, encore toute blanche, vient nous observer avec curiosité, puis file, rapide comme la flèche, sous un caillou.

La création déborde d'intelligence et de beauté ; il faut apprendre à se pencher, à regarder, pour se relever admiratif, reconnaissant, heureux.

A la beauté, s'ajoute le silence. Pour accéder aux grands sommets, on parcourt de

longues marches d'approche, on n'y parle guère. Ces heures muettes laissent les impressions superficielles se décanter et permettent aux aspirations profondes de remonter. Une harmonie s'établit entre le rythme de la progression, l'amplitude de la respiration et l'évolution des sentiments intérieurs. C'est le moment béni où la prière marche au rythme du cœur.

Car l'ascension implique tout l'homme : «Incomparable joie de tout le corps et de toute l'âme, faite de sensations infinies et presque insaisissables : de la curiosité des lieux, de la légèreté de l'air, de la transparence du ciel, de l'odeur des rochers, de la solitude qui nous entoure et de la sérénité qui est en nous, faites du sentiment de l'altitude, de l'attente du danger, de frissons de liberté, d'instincts de vie primitive et d'oubli de toutes les choses terrestres», écrivait Guido Rey.

Car l'alpinisme est un sport, mais c'est plus qu'un sport. C'est la révélation «d'un monde où au-delà de l'effort, de la performance, existent de secrètes et mystérieuses splendeurs. L'effort, la performance, on les trouve sur tous les stades, sur toutes les pelouses, sur toutes les pistes ; les pures cimes pâles flottant au-dessus des écharpes d'or du matin sont là-haut, pas ailleurs», note Georges Livanos. C'est l'expérience d'un monde merveilleux, dont on ne peut plus oublier l'attrait quand on en a fait une fois la découverte.

Goûter et contempler

Car la nature enseigne la sagesse à ceux qui savent l'écouter. Un groupe de philosophes stoïciens était venu visiter Antoine, le modèle des moines d'Orient. Il s'était enfoncé de plus en plus profondément dans la solitude pour satisfaire son besoin de Dieu. Or, dans son étroite cellule construite sur une montagne difficile d'accès, il n'y avait pas de bibliothèque. Les savants visiteurs

s'en étaient choqués : comment peut-on accéder à la science sans l'intermédiaire du livre ? «Voyez-vous, répondit Antoine, en désignant d'un geste l'admirable paysage qui s'étendait devant eux, le livre de la nature me suffit.» Il exagérait un peu : il était un lecteur assidu de l'Écriture et méditait à longueur de journée les textes sacrés. Mais finalement, c'est vrai, il n'y a pas besoin de textes nombreux quand on sait goûter et contempler.

Dans son ermitage de l'Assekrem, Charles de Foucauld ne disposait pas, non plus, d'une vaste bibliothèque, mais il travaillait assidûment à son glossaire targui. Chez les ermites, le désert et l'étude n'ont jamais fait mauvais ménage, et ils ont toujours su devant quel paysage ils plaçaient leur cellule.

Chez eux aussi, le contemplatif rejoignait l'ascète. Car la montagne exige d'incontestables qualités morales. Parlant de Gaston Rebuffat et de Riccardo Cassin, des hommes qui ont marqué l'alpinisme du XX^e siècle, Livanos écrit : «Ni l'un ni l'autre n'étaient de ces grimpeurs qui marquent les siècles par des passages géniaux au-delà du miracle. Ils étaient cependant d'une grande habileté, aussi bien en libre qu'en artific¹ et surtout ils étaient, tous deux, méthodiques, prudents, bien qu'animés d'une grande audace, mais une audace raisonnée, alliée à un calme et à un sang-froid monolithiques face aux difficultés et aux dangers. Ils étaient tenaces, résistants, obstinés, et ce sont les qualités des grands montagnards.»

Oui, la montagne est formatrice de caractère, elle est école de courage et de sang-froid. Mais elle atteint sa plénitude quand elle nous donne le sens de l'admiration et de la reconnaissance. Prier sur la montagne, c'est, avant tout, l'art de rendre grâce.

J.-B. F.

¹ Escalade artificielle, avec l'aide de pitons et d'étriers.